HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

STRASBOURG, de l'imprimerie de F. G. Levrault.

B.ard G.ain F.re LAVILLE C.te DE LACEPEDE

(Zoologiste),

Membre de l'Académie des Sciences

Né à Agen (Lot-et-Garonne) le 16 Decembre 1756.

Mort à Epinay, le 6 Octobre 1825.

Histoire Naturelle

DE L'HOMME,

PAR

M. LE C.TE DE LACÉPÈDE;

PRÉCÉDÉE

DE SON ÉLOGE HISTORIQUE,

PAR

M. le Baron G. Cuvier,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, l'un des quarante de l'Académie française.

A PARIS,

Chez F. G. Levrault, rue de la Harpe, n.° 81;
Et rue des Juifs, n.° 33, à Strasbourg.

1827.

Madame

on ne peut être plus sensible que je ne le suis, aux deux dernières lettres que vous venez de me faire l'honneur de m'écrire. j'ai reçu avec beaucoup de reconnoissance les exemplaires que vous avez eu la bonté de m'envoyer, de mon histoire naturelle de l'homme. je suis bien aise, Madame, que cette histoire ne vous ait pas déplu. votre suffrage m'est aussi cher qu'il est flatteur. je n'ose rien promettre relativement à de nouveaux articles de votre grand et beau dictionnaire. je viens d'avoir soixante cinq ans. je ne sais si ma santé se soutiendra longtems; et j'ai [redacted] bien des ouvrages à finir. je ne puis encore rien dire, Madame, relativement à leur publication, et particulièrement à celle de mes <u>ages de la nature</u>. l'ouvrage dans lequel ces ages de la nature seront suivis de l'histoire de la civilisation, &c, vous effrayeroit, peut être, par le nombre des volumes. Mais ce que je sais bien, Madame, c'est que je serai toujours très empressé de faire quelque chose qui vous soit agréable, de tâcher de mériter la continuation de votre bienveillance, et de vous témoigner mon dévouement, et mon respect.

b. g. é. l. cte de la cepède.

le 22 janvier 1822.

Madame veuve Levrault

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAR M. LE BARON G. CUVIER,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

CHARGÉS de consigner dans les annales des sciences les principaux traits de la vie de nos confrères, et les services que leurs travaux ont rendus à l'esprit humain, nous nous acquittons d'un devoir si honorable avec le zèle d'amis et de disciples pleins de respect pour leur mémoire; mais le temps qui nous est départi dans ces solennités littéraires ne nous permet ni de présenter tous ces hommes utiles à la reconnoissance du public, ni même de lire en entier des biographies

déjà si courtes pour tout ce qu'elles devroient faire connoître. C'est en tête de l'éloge d'un savant et d'un homme d'État, dont la vie a été si longue et si pleine, et qui se recommande par tant de bonnes actions et tant de beaux ouvrages, qu'il nous a surtout paru nécessaire de rappeler ces circonstances. Heureusement c'est aussi dans un pareil éloge qu'il y a le moins d'inconvénient à se restreindre: le souvenir d'un homme tel que M. de Lacépède est dans tous les cœurs, et il n'est aucun de mes auditeurs qui ne puisse suppléer à ce que la brièveté du temps me forcera d'omettre.

Bernard-Germain-Étienne de Laville, si connu dans le monde et dans les sciences sous le titre de Comte de Lacépède, naquit à Agen le 26 Décembre 1756, de Jean-Joseph-Médard de Laville, Lieutenant-général de la Sénéchaussée, et de Marie de Lafond.

Sa famille étoit considérée dans sa province et y avoit contracté des alliances distinguées; mais M. de Lacépède trouva dans les papiers qu'elle conservoit des traces d'une origine beaucoup plus illustre qu'on ne pouvoit la lui supposer. Il crut y découvrir que c'étoit une branche d'une maison connue en Lorraine dès le onzième siècle, et qui prenoit son nom du bourg de *Ville-sur-Ilon*, dans le diocèse de Verdun, maison qui a fourni un régent à la Lorraine, et qui s'est alliée aux princes de Bourgogne, de Lorraine et de Bade, ainsi qu'à beaucoup de familles de notre première noblesse. M. de Lacépède s'y rattachoit par Arnaud de Ville, seigneur de Domp-Julien, que le roi Charles VIII, pendant sa possession éphémère du royaume de Naples, avoit fait duc de Monte-San-Giovanni, et qui, étant devenu gouverneur de Montélimar, se rendit célèbre en histoire naturelle,

pour avoir escaladé le premier le mont Aiguille, ce rocher inaccessible qui passoit pour l'une des sept merveilles du Dauphiné[1]. Nous avons même vu un arbre généalogique dressé en Allemagne, où notre académicien prenoit le titre de duc de Mont-Saint-Jean, et où il écarteloit les armes de *Ville* de celles de Lorraine et de Bourgogne ancien. Mais, quoi qu'il en soit d'une filiation qui ne paroît pas avoir été constatée dans les formes reçues en France, nous pouvons dire que cette recherche ne fut pour M. de Lacépède qu'une affaire de curiosité, et que loin de s'en prévaloir, même, comme le disoit un homme d'une haute extraction, contre la vanité des autres, il entra dans le monde bien résolu à ne marquer sa naissance que par une politesse exquise. Chacun peut se souvenir que c'est une

1 Voyez les mémoires de l'Académie des belles-lettres.

résolution à laquelle il n'a jamais manqué; quelques-uns ont pu trouver même qu'il mettoit à la remplir une sorte de superstition; et il est très-vrai qu'il ne passoit pas volontairement le premier à une porte, qu'il rendoit toujours le dernier salut, et qu'il n'y avoit point d'auteur, si vain qu'il fût, qui, lui présentant un ouvrage, ne s'étonnât lui-même des éloges qu'il en recevoit. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ces démonstrations n'avoient rien de calculé ni de factice, et qu'elles prenoient leur source dans un sentiment profond de bienveillance et de bonne opinion des autres : aussi tout le monde rendoit-il à M. de Lacépède la justice de reconnoître qu'il étoit encore plus obligeant que poli, et qu'il rendoit plus de services, qu'il répandoit plus de bienfaits qu'il ne donnoit d'éloges. Ces dispositions affectueuses qui l'ont animé si long-temps, et qu'il a portées plus loin

peut-être qu'aucun autre homme, avoient été profondément imprimées dans son cœur par sa première éducation. M. de Laville, son père, veuf de bonne heure, l'élevoit sous ses yeux avec une tendresse d'autant plus vive, qu'il retrouvoit en lui l'image d'une épouse qu'il avoit fort aimée. Il exigeoit des maîtres qu'il lui donnoit autant de douceur que de lumières, et ne lui laissoit voir que des enfans dont les sentimens répondissent à ceux qu'il désiroit lui inspirer. M. de Chabannes, évêque d'Agen, et ami de M. de Laville, le secondoit dans ces attentions recherchées : il recevoit le jeune Lacépède, l'encourageoit dans ses études et lui permettoit de se servir de sa bibliothèque. Mais tout en ayant l'air de ne pas le gêner dans le choix de ses lectures, M. de Chabannes et M. de Laville s'arrangeoient pour qu'il ne mît la main que sur des livres excellens. C'est ainsi

que pendant toute sa jeunesse il n'avoit eu occasion de se faire l'idée ni d'un méchant homme ni d'un mauvais auteur. A douze et à treize ans, selon ce qu'il dit lui-même dans des mémoires que nous avons sous les yeux, il se figuroit encore que tous les poètes ressembloient à Corneille ou à Racine, tous les historiens à Bossuet, tous les moralistes à Fénélon; et sans doute il imaginoit aussi que l'ambition et le désir de la gloire ne produisent pas sur les hommes d'autres effets que ceux que l'émulation avoit fait naître parmi ses jeunes camarades.

Les occasions de se désabuser ne lui manquèrent probablement pas pendant sa longue vie et dans ses diverses carrières; mais elles ne parvinrent point à effacer tout-à-fait les douces illusions de son enfance. Son premier mouvement a toujours été celui d'un optimiste, qui ne pouvoit croire ni à de mauvais sentimens

ni à de mauvaises intentions; à peine se permettoit-il de supposer que l'on pût se tromper; et ces préventions d'un genre si rare l'ont dirigé dans ses actions et dans ses écrits, non moins que dans ses habitudes de société. Plus d'une fois, dans ses ouvrages, il lui est échappé quelque erreur pour n'avoir pas voulu révoquer en doute le témoignage d'un autre écrivain; et dans les affaires il étoit toujours le premier à chercher des excuses pour ceux qui le contrarioient. Un homme d'esprit a dit de lui qu'il ne savoit pas trouver de tort à un autre, et cela étoit vrai même de ses ennemis ou de ses détracteurs.

Buffon étoit du nombre des auteurs que de bonne heure on lui avoit laissé lire : il le portait avec lui dans ses promenades; c'étoit au milieu du plus beau pays du monde, sur les bords de cette vallée si féconde de la Garonne, en face

de ces collines si riches, de cette vue que les cimes des Pyrénées terminent si majestueusement, qu'il se pénétroit des tableaux éloquens de ce grand écrivain; sa passion pour les beautés de la nature naquit donc en même temps que son admiration pour le grand peintre à qui il devoit d'en avoir plus vivement éprouvé les jouissances, et ces deux sentimens demeurèrent toujours unis dans son ame. Il prit Buffon pour maître et pour modèle; il le lut et le relut au point de le savoir par cœur, et dans la suite il en porta l'imitation jusqu'à calquer la coupe et la disposition générale de ses écrits sur celles de l'Histoire naturelle.

Cependant les circonstances avoient encore éveillé en lui un autre goût, qui ne convenoit pas moins à une imagination jeune et méridionale : celui de la musique. Son père, son précepteur, presque tous ses parens étoient musiciens; ils se

réunissoient souvent pour exécuter des concerts. Le jeune Lacépède les écoutoit avec un plaisir inexprimable, et bientôt la musique devint pour lui une seconde langue, qu'il écrivit et qu'il parla avec une égale facilité. On aimoit à chanter ses airs, à l'entendre toucher du piano ou de l'orgue. La ville entière d'Agen applaudit à un motet qu'on l'avoit prié de composer pour une cérémonie ecclésiastique, et de succès en succès il avoit été conduit jusqu'au projet hardi de remettre Armide en musique, lorsqu'il apprit par les journaux que Gluck travailloit aussi à cet opéra. Cette nouvelle le fit renoncer à son entreprise; mais il ne put résister à la tentation de communiquer ses essais à ce grand compositeur, et il en reçut le compliment qui pouvoit le toucher le plus : Gluck trouva que le jeune amateur s'étoit plus d'une fois rencontré avec lui dans ses idées.